

Cher Jacques-François,

Comme je te l'écrivais, sitôt trouvé *Dérobé à la terre* dans ma boîte aux lettres, j'ai abandonné le bouquin en cours pour me plonger dans le tien. Bonheur de lecture ! J'ai immédiatement été envoûtée, tant par la musicalité de la langue que par la narration, avec son entrelacs de motifs sur une base de bourdon continu. Bourdon, oui, à tous les sens du terme ! Je pense bien sûr au thème central du mal de vivre, du mal à vivre : embourbement dans la répétition mortifère des mêmes heures, des mêmes peurs, des mêmes échecs, des mêmes humiliations, le tout métaphorisé sous le leitmotiv de la chute. Il faut dire que ton héros (antihéros, devrais-je écrire) a un lourd héritage, lui qui est né d'un 'mauvais' oiseau (Malloiseau) mort en se jetant du haut d'une falaise, et adopté par un Icart qui ne se brûle pas les ailes au soleil mais les poumons aux cigares. Pas étonnant qu'il soit dès lors en déséquilibre permanent, tombant sans cesse : de haut quand on le vire de son boulot, de la berge au décès de sa mère, de l'escalier de la maison d'enfance, et de l'avion, une chute finale qui redouble celle de la femme dénudée dans la mare sans nom, laquelle deviendra « du Prince » (et des redoublements, il y en a plein d'autres !)...

Vertige devant le vide (il faut se protéger, s'agripper, s'enraciner), et tout à la fois (parce que rien n'est univoque dans ton roman), désir du vide. L'entreprise de nettoyage et de rangement dans la maison et le jardin est une tentative de désengluement : effacer le passé, s'alléger pour échapper à la pesanteur comme un ballon libéré de son lien. Vieux rêve icarien d'envol qui s'oppose à l'absurde réalité, telle qu'exprimée par l'image kafkaïenne de ton narrateur en scarabée retourné sur le dos, agitant ses membres en signe de détresse sous l'œil de celui-là qui est au hublot (l'alter ego de qui regarde à l'œil-de-bœuf). J'adore ce passage !

Se libérer, donc, mais de quoi ? Car ton personnage se trompe d'entreprise, n'est-ce pas ? Plutôt que de se débarrasser des vieux meubles, il s'agirait d'apprendre à meubler sa vie. Le vide, il l'a déjà autour de lui. Il n'est attaché (apparemment) à personne ni à rien ; il ne découvre que tardivement les détails sur le passé de sa mère ou celui de son géniteur ; on ne lui connaît ni amours ni amis et le narrateur insiste sur son indifférence au monde, dont la rumeur ne lui parvient que par le vacarme des avions. Il apprendra la mort de son jardinier dix jours après sa disparition, ne s'inquiète guère de celle de la vieille Léontine, se méfie de la généreuse Angélique, par qui pourtant revient le goût de vivre. Trop tard ? Tout est dans le questionnement liminaire : « [...] tu aimes à penser que tu n'as pas vécu. Que faut-il comprendre ? » Ton narrateur brouille la réponse – et c'est tant mieux – en maintenant floues les frontières entre passé et présent, réel et rêve, rationnel et fantastique, vérité et mensonge. Du reste, le motif du brouillage/ brouillard est omniprésent et je comprends que tu aies introduit la référence au *Songe d'une nuit d'été* !

Je t'avoue que la fin du roman m'a laissée ahurie : faut-il que le triste Icart meurt au moment où il se décide à vivre, alors qu'il vient de comprendre que vivre, c'est relier l'hier et l'aujourd'hui, le chat roux de son enfance et les oiseaux du jardin (magnifique scène du rouge-gorge !), et soi à l'autre ? Et faut-il que la belle Angélique, envoyée par le ciel pour lui montrer le chemin, soit l'Ange de la mort ? Est-il puni d'avoir jusqu'au bout refusé d'affronter le risque et donc la vie, puisqu'il avale des somnifères pour anesthésier sa peur durant le vol ? Ou bien s'évapore-t-il au-dessus du Sahara pour ne pas avoir affronté la vérité après la rencontre avec un Petit Prince tombé du ciel – scène terrible, le pivot du récit – et pire, pour avoir été d'une certaine façon complice du crime ? Je me dis que c'est peut-être là, le péché capital de M. Icart, celui qui le condamne à la Chute et à l'expulsion définitive de ton histoire. Ou pas. Parce que « A ce stade, on pourrait imaginer, on peut tout imaginer »... Cela me plaît d'hésiter encore ! En un mot comme en cent : bravo !

Sylvie Dubin.